

Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*

Paris, Seuil, 2000

Claude Dubar



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/679>

ISBN : 978-2-8218-0358-9

ISSN : 2102-5878

Éditeur

ADR Temporalités

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

ISSN : 1777-9006

Référence électronique

Claude Dubar, « Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* », *Temporalités* [En ligne], 1 | 2004, mis en ligne le 24 juin 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/679>



Les contenus de *Temporalités* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Lire

ratoire qu'en permettant de relier des pratiques d'emploi du temps observées ou induites et des justifications subjectives de ces pratiques et stratégies. Cela dit, les questions posées, à ce propos, par William Grossin dans cette partie de son livre (p. 123-197), sont importantes et novatrices : comment analyser et nommer ces « temps pluriels » dont l'agencement et la maîtrise constituent des enjeux vitaux pour la « qualité de la vie » ? Comment passer d'une conception uniforme et unique du « temps contraint » à une conception pluraliste et plurielle des « temps construits » et donc conquis par les personnes elles-mêmes à partir de leurs situations et de leurs biographies ? Ne s'agit-il pas d'un enjeu majeur irréductible à un schéma déterministe et mécaniste opposant des dominants maîtres de tous leurs temps et des dominés contraints de « perdre leur temps à le gagner » ? S'il y a bien des constructions sociales de temporalités, celles-ci ne résultent-elles pas à la fois de « définitions de situation » plus ou moins contraignantes et de « ressources biographiques » plus ou moins mobilisables pour poser et tenter de résoudre ces équations temporelles combinant des logiques diverses à travers des agencements – à la fois typiques et singuliers – de temporalités plurielles ? C'est bien à la définition d'un vrai programme de recherches allant dans cette direction que le livre de William Grossin nous convie.

Claude Dubar
Laboratoire Printemps, Université de
Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000

Cette note de lecture n'est pas destinée à rendre compte du contenu extrêmement riche de ce livre majeur. Elle se contentera d'attirer l'attention des lecteurs de ce numéro de revue sur l'avancée que Ricoeur opère dans sa conceptualisation de l'identité narrative, amorcée dans le troisième tome de *Temps et Récit* (Seuil, 1984) et développée tout au long de *Soi-même comme un autre* (Seuil, 1990). Rappelons que l'identité narrative, pour Ricoeur, est tout sauf une substance ou une entité : elle représente « la composante temporelle de l'identité personnelle » c'est-à-dire le mode de gestion d'une question existentielle : « comment rester le même à travers le temps » alors que « les appartenances et les activités changent de plus en plus souvent » ? Cette identité est donc entièrement virtuelle, au mieux « présumée, alléguée, prétendue » (p. 98). Elle est soumise à diverses tentations dont celle de l'enfermement dans la « rigidité inflexible d'un caractère » (« je suis comme je suis ») ou celle du « rejet de l'autre » au nom d'une appartenance communautaire primordiale (« je suis ça et rien d'autre »). Ricoeur analyse d'abord ce qu'il appelle « l'effet propre de l'idéologie » sur la définition que les personnes donnent d'elles-mêmes, dans la durée. Il rappelle le rôle des croyances collectives dans les auto-définitions conformes à l'autorité légitime (« je suis ce qu'on dit que je suis = que je dois être »). Il débouche sur la place éminente de la mémoire dans la construction des identités aussi

Lire

bien collectives qu'individuelles. Or la mémoire individuelle est prise dans des mémoires collectives qui peuvent lui imposer leurs cadres et manipuler la construction des identités personnelles. L'identité narrative devient ainsi inséparable des relations entre la mémoire collective et cet « ensemble de souvenirs qui font l'identité personnelle et fragile d'une vie singulière » (p. 645).

C'est cette dernière mémoire qui, en fin de compte, assure la continuité temporelle des personnes et permet, dans le récit, ces « comptes rendus de soi » qui sont les matériaux de l'identité personnelle. Mais comment s'assurer que cette mémoire n'est pas manipulée par « la contrainte silencieuse de l'autorité » ? Comment se passe l'incorporation de la mémoire collective à cette construction narrative de l'identité ? Comment échapper à ces récits imposés issus de telle ou telle version de l'histoire officielle ?

Avant d'apporter sa réponse qui met en jeu sa conception du bonheur, Paul Ricoeur entraîne son lecteur dans une relecture des auteurs classiques, philosophes, historiens, sociologues qui ont abordé de front la question de la mémoire collective et de ses relations avec l'expérience personnelle. À travers les théorisations d'Husserl, de Maurice Halbwachs, de Max Weber et de Schütz, il nous démontre en quoi et comment l'expérience de soi est inséparable de celle d'autrui, de la structure des actions avec lui et, finalement, de la construction d'une « mémoire partagée ». À travers les enseignements de la micro-histoire (Carlo Ginzburg,

Jacques Revel), il montre en quoi tout se joue à ce niveau intermédiaire entre les deux pôles, celui de la mémoire collective, officielle et surplombante, et celui de la mémoire individuelle, fragile, incertaine et évanescence : ce sont les jeux d'échelle et de durées qui permettent l'appropriation d'une temporalité signifiante, médiatrice entre soi et les autres mais aussi entre la solitude et la citoyenneté, entre la mémoire collective et les souvenirs personnels. C'est à ce niveau qu'une mémoire partagée peut permettre des formes diverses de réciprocité entre « le don de la vie et le regret de la mort ».

Je n'en dirai pas plus sur la réponse que Ricoeur apporte, dans ce livre, à l'énigme de l'identité narrative. Il faut la lire et la découvrir dans ce vaste mouvement de retour sur un XXe siècle marqué par l'horreur des exterminations massives, de la Shoah et des camps de la mort, de l'inhumain et de l'indicible. Je dirai simplement qu'il nous donne un exemple remarquable de pratique de cette interdisciplinarité qui est aux antipodes du consensus mou ou des idées reçues. L'éclairage philosophique y est toujours ancré dans l'analyse socio-historique des réalités contemporaines et dans les débats qui agitent historiens et sociologues sur les relations entre l'histoire et la mémoire et entre les identités collectives et l'identité individuelle. L'introduction de pages décisives sur l'oubli constitue, sans nul doute, un des apports essentiels de l'ouvrage.

Claude Dubar
Laboratoire Printemps, Université de
Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines